ONZIÈME ANNÉE. — N° 262 1er DECEMBRE 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

Une Séance chez le Comte de Sarrak

Presque tous les journaux ont consacré, cette quinzaine, un ou deux articles au docteur A.,comte de Sarrak, « le Yogui qui fait pousser le blé », que nos lecteurs connaissent déjà par l'étude du docteur Pau de Saint-Martin, que nous avons reproduite dans notre dernier numéro. Ces articles étaient, en général, sans bienveillance. Les plus aimables se contentaient d'être narquois.



M. LE DOCTEUR COMTE DE SARRAK

Ce débordement d'ironie n'a pas produit l'effet qne vous pourriez supposer. Le Parisien est toujours le même. Si on lui avait dit : « Il y a, à telle adresse, un homme doué de dons extraordinaires, un fakir hindou, qui, par le simple magnétisme de son regard, fait germer les graines qu'on place devant lui et, par la seule puissance de sa volonté, dématérialise les objets qu'on lui confie pour les faire passer à travers les corps opaques », le Parisien, né malin, ou qui se croit tel, n'aurait pas manqué de hausser les épaules, en murmurant, à part soi : « Réclame payée, je me méfie ! »

Mais on lui a dit : « Il y a quelque part un monsieur qui s'affuble de vêtements ridicules et qui prétend faire pousser des grains de blé en les regardant : ce n'est qu'un prestidigitateur habile, qui se paie la tête de ses invités; c'est perdre son temps que de l'aller voir ». Et le Parisien s'est aussitôt fait cette réflexion : « Ce monsieur doit être très fort ! Puisqu'on le *bêche*, c'est qu'il n'a pas payé. Les gens qu'on bêche pour le plaisir de les bêcher, ne sont jamais les premiers venus. »

Et tout Paris veut assister aux expériences du comte de Sarrak.

..

En attendant, nos lecteurs m'écrivent : « L'avez-vous vu ? Qu'en pensez-vous ? »

Je réponds : « Oui, j'ai vu le comte de Sarrak, il a eu l'amabilité de me convier à l'une de ses séances ; mais je suis embarrassé pour porter un jugement sur les expériences auxquelles j'ai assisté, car je n'en ai rapporté qu'une impression très indécise. »

Je vais cependant essayer de narrer ce que j'ai constaté.

La séance avait lieu dans l'appartement même de M. de Sarrak, avenue Marceau. Arrivé l'un des

premiers, je pus causer quelques instants avec le docteur. C'est un homme de taille moyenne, au teint basané, aux regards intenses et vifs. Pour faire honneur à ses invités, sans doute, il a constellé sa poitrine de plaques et de crachats d'Ordres divers. Il cause avec simplicité. Il se plaint de la température du climat de Paris, et je constate qu'il est fortement grippé. « J'ai été sur le point, me dit-il, tant je me sentais déprimé par la fièvre, de remettre la séance de ce soir à une autre date. Puis j'ai pensé que cela serait peut-être mal interprété. J'ai fait un effort sur moi-même, j'ai maîtrisé mon organisme. J'espère qu'on sera indulgent si je supprime du programme quelques expériences sur lesquelles on était en droit de compter ! »

Un charmant garçonnet d'une dizaine d'années pénètre sur ces entrefaites dans le grand salon où nous causons : « Mon fils ! » me dit le docteur. Puis Mme de Sarrak arrive à son tour. Elle porte sur les bras son second enfant, un délicieux bébé de deux ans. Présentations. Tout cela est sans façons, familial, et ne sent certes point l'illusionniste ou le prestidigitateur...

Cependant, les invités arrivent. Le salon est bientôt rempli. Quarante ou cinquante personnes, parmi lesquelles je ne vois guère qu'une demi-douzaine de figures de connaissance...

Et je commence à me dire :

« M. de Sarrak a toutes les apparences d'un homme sincère et droit ; son regard et sa poignée de mains sont francs ; mais comment ferai-je, quand je raconterai cette soirée aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* qui n'auront pu se faire une impression personnelle sur l'expérimentateur, pour leur enlever les doutes, les soupçons, les inquiétudes qui naîtront dans leur esprit de cette double constatation : les expériences ont eu lieu chez M. de Sarrak lui-même, en présence de spectateurs la plupart inconnus les uns des autres ?...

Il est certain qu'au point de vue de l'observation stricte des faits, il y a là une difficulté de contrôle sérieuse. On n'empêchera jamais les gens de parti pris de prétendre que l'appartement avait été truqué et qu'il y avait des compères parmi les invités.

Mon sentiment est que ces deux suppositions ne reposeraient sur rien. Et, de fait, rien dans le cours de la séance n'a été remarqué, qui permettrait de les croire fondées.

Il est neuf heures et demie. On s'assied sur les fauteuils et les canapés qu'on a rangés autour du salon. La moitié des invités restent debout dans une seconde pièce qui communique avec le salon par deux larges baies.

Le comte de Sarrak prend place derrière une table un peu moins banale que la table ordinaire des conférenciers, mais sur laquelle il n'y a tout de même qu'un verre d'eau et du papier blanc. A ses côtés, comme ses assesseurs, MM. les docteurs Occhorowiecz et Barlet. Le docteur Pau de Saint-Martin et le général A... sont également tout près de l'expérimentateur.

Je suis, pour ma part, assis juste en face de lui, entre Mme la comtesse Pillet-Will et M. Philippe. Si les phénomènes se produisent sur la table, nous n'en perdrons pas un détail...

La séance est ouverte. Quelques mots du docteur Barlet qui présente le comte de Sarrak, et celui-ci prend la parole.

Il s'exprime très correctement en français, avec un accent italien. Une demi-heure durant, il tient l'assistance sous le charme. Il parle des forces encore inconnues de la Nature, de la puissance de la volonté, des doctrines secrètes de l'Inde dont il est l'adepte... Il trouve des images heureuses, que soulignent des applaudissements discrets....

On l'applaudit moins, quand il s'indigne des attaques dont il a été l'objet. Un article de M. A. de Vesme, notamment, lui apparaît comme un outrage. La plupart des assistants avaient lu cet article, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, et n'y avaient certes point trouvé tant de venin. Mais les fakirs, les médiums sont peut-être comme les poètes : *genus irritabile*...

Ceci n'était, d'ailleurs, qu'une tache, une légère tache, dans ce discours de fort bon ton et qui, par instant, atteignait à l'éloquence.

Enfin, les expériences vont commencer. Le comte de Sarrak s'excuse de disparaître quelques instants pour revêtir sa robe. « C'est indispensable, explique-t-il ; je dois, pour chaque expérience, revêtir une robe, dont la couleur s'harmonise avec les ondes, les vibrations, que cette expérience utilise. » Les gens de parti pris ne manqueront pas, cette fois encore, de trouver à redire. Pour eux, cette robe, si elle n'est pas destinée à cacher quelque tour de passe-passe, constitue au moins une mise

en scène suspecte. Ils ne voudront jamais admettre l'explication de M. de Sarrak. Laissons-les grogner.

D'ailleurs, le comte de Sarrak ne leur en laisse pas le temps. Il reparaît, revêtu d'une sorte de houppelande de soie claire, à larges manches pagode, ouverte sur le devant...

On croit qu'il va procéder à l'expérience que tout le monde attend avec autant d'impatience que de curiosité : la germination instantanée des grains de blé. Hélas ! non. Pour obtenir ce phénomène, il faut une grande dépense de volonté et son état de fatigue la lui interdit pour cette fois.

Déception !

Mais ce n'est que partie remise. M. le comte de Sarrak a bien voulu me promettre de me faire assister à une seconde séance dans le courant de décembre. Je vous dirai alors ce que j'aurai constaté. Dès maintenant, toutefois, je puis vous informer que j'ai causé avec le général A..., entre les mains de qui, à la séance précédente, l'expérience de la germination avait été effectuée.

Le général m'a affirmé que, dans ses mains rapprochées en forme de coupe, il avait pris quelques poignées de terre noirâtre, que dans cette terre le « yogui » avait placé une trentaine de grains de froment, les avait arrosés d'un peu d'eau, et que ces grains, sans qu'aucune supercherie fût possible, avaient levé, au bout de huit minutes... Si étrange que puisse paraître, à première vue, cette germination quasi-instantanée, il faut reconnaître qu'à la réflexion elle ne semble pas invraisemblable. Si vous placez un grain de froment dans un champ, en plein air, et un autre grain de blé, dans une terre un peu humide, en un coin d'une serre chaude, vous constatez que le second grain germe beaucoup plus vite que le premier. Il est donc possible, dans certaines conditions données, de hâter le travail de la nature. Dans quelle mesure peut-on le hâter ? Je ne saurais, pour ma part, le déterminer. Mais rien, *à priori*, n'empêche d'admettre, à mon sens, que sous l'influence de forces quelconques, électricité ou autre, on puisse diminuer le temps normal de la germination, pour le réduire à quelques très courts instants...

⁂

Déception ! ai-je dit. Déception de courte durée. Car M. de Sarrak annonça qu'il allait faire une expérience de désintégration de la matière.....

Il prit un carré de papier et pria quelques-uns des assistants de vouloir bien y apposer leurs signatures. Puis il montra, dans le second salon, une fenêtre, au travers de laquelle il ferait passer le carré de papier dématérialisé.

Le papier plié fut confié à l'un des assistants, qui le tint au-dessus de sa tête, à la vue de tous, pendant qu'un autre des assistants apposait des scellés sur la fenêtre choisie.

Les scellés apposés, M. de Sarrak, entouré des docteurs Occhorowiecz, Barlet, Pau de Saint-Martin et de plusieurs autres assistants bénévoles, traversa le premier salon et vint se placer, dans le second, devant la croisée mystérieuse.

On éteignit alors les lumières, sauf une poire électrique en verre rouge.

Le papier, une dernière fois vérifié, fut remis à M. de Sarrak qui, entre deux doigts, le maintint visible, pour les spectateurs qui l'environnaient. Quelques minutes, il marmonna des mots incompréhensibles, puis, soudain, il tomba à terre. A ce moment, personne ne vit plus rien que la masse blanchâtre de son corps accroupi. Il poussa un cri. C'était fini.

Tandis qu'une partie des assistants constataient que les scellés de la fenêtre n'avaient pas bougé, une autre descendait dans la rue où, le long du mur de la maison, on trouva le carré de papier froissé.

Chacun, ensuite, regagna sa place et M. de Sarrak donna la parole à ceux des assistants qui avaient été les témoins les plus directs de l'expérience pour qu'ils en exposassent les conditions et les phases aux autres invités.

A tour de rôle, les docteurs Pau de Saint-Martin, Barlet et Occhorowiecz déclarèrent que, jusqu'au moment où le comte de Sarrak était tombé à terre, ils n'avaient point perdu de vue le carré de papier qu'il tenait entre ses doigts.

En dépit de ces affirmations, un doute subsistait dans l'esprit de la plupart des assistants.

La fenêtre choisie se trouvait, en effet, dans un angle de la pièce, à côté d'une porte s'ouvrant sur une chambre à coucher. Sous cette porte, le comte, au moment où il s'était affaissé, avait pu passer le carré de papier — et un compère, aux aguets dans

la chambre, s'en emparer et le jeter dans la rue.

Le docteur Barlet affirma qu'à son avis la chose avait été impossible.

« Je me trouvais, dit-il, entre les comte de Sarrak et la porte. S'il avait fait un geste dans la direction de cette porte, je l'aurais vu. »

Il n'y avait qu'à s'incliner.

Pour ma part, de très bonne foi, je m'incline. Mais, le dirai-je à M. de Sarrak, l'expérience ne me semble pas néanmoins concluante. Elle pèche, en quelque sorte, par la base. Pour qu'elle se présentât avec le caractère de l'évidence, il eût fallu désigner une autre fenêtre. Il eût fallu en choisir une qui ne fût pas près d'une porte.

Il n'est pas douteux que, dans une prochaine séance, M. de Sarrak, se rendant compte du je ne sais quoi de défectueux que cet oubli a donné au phénomène, tiendra à le reproduire dans des conditions absolument parfaites.

⁂

L'expérience suivante n'était que la répétition de la précédente, sous une autre forme. Elle consista à couper le papier en deux, à confier l'un des morceaux à un assistant et à faire passer l'autre dans un coffret placé sur une console...

Cette expérience, faite dans un coin du salon, n'eut pour témoins que deux ou trois personnes, dont le docteur Occhorowiecz. Ces témoins la déclarèrent très réussie. Je n'en parle que pour mémoire, ne l'ayant pas suivie personnellement.

Enfin, le comte de Sarrak, après s'être fait bander les yeux, peignit, en quelques coups de brosse, un paysage...

Voilà ce que j'ai vu à cette séance. Elle m'a intéressé; je répète que, cependant, j'en suis revenu avec des impressions très vagues. Mes voisins ont semblé n'en avoir pas de plus précises.

Mais, comme je l'ai dit en débutant, le comte de Sarrak paraît sincère et droit et j'attribue à sa fatigue physique certaine, au nombre et aussi à la nervosité des assistants, ce sentiment d'indécision que j'ai éprouvé. Il serait injuste, dans ces conditions, de porter un jugement sur les expériences. Ce serait surtout discourtois. J'attendrai donc la seconde séance à laquelle M. de Sarrak a promis de me convier pour discuter les phénomènes qu'il provoque et en rechercher l'explication.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Merveilleux à l'Opéra : Le Lac des Aulnes.*

J'ai vu avec grand plaisir, à l'Opéra, ce bon ou plutôt ce méchant Roi des Aulnes, qui nous était familier déjà par la poésie de Gœthe et la musique de Schubert. Qui ne se rappelle la jolie ballade :

Qui peut voyager si tard à cheval, par cette nuit sombre et agitée? C'est un père avec son enfant; il le presse tendrement contre son sein, et cherche à le garantir de l'humidité glaciale qui les pénètre.

Cependant il sent son jeune fils frémir dans ses bras : « Qu'as-tu, cher enfant? qui peut t'inspirer de l'effroi ? n'es-tu pas protégé par ton père ? — Père, père, aperçois-tu le Roi des Aulnes qui nous apparaît ? Il est vêtu d'un riche manteau, une couronne brille sur sa tête; il fixe les yeux sur moi ! — Mon fils, c'est une vision qu'il faut éloigner de ton esprit ; nous ne sommes environnés que de brouillards.

— Écoute, mon père, il m'appelle; il me dit : Viens avec moi, charmant enfant ; j'emploierai tous les moyens pour te plaire, je te donnerai les plus beaux jouets ; les brillantes fleurs qui bordent ce ruisseau orneront ta chevelure, et ma mère te parera des plus jolis habits brodés d'or et de soie.

« Mon père, n'entends-tu pas toutes les promesses que me fait le Roi des Aulnes? - Calme-toi, ô mon fils chéri ! éloigne de vaines chimères : tu n'entends que le bruit du feuillage agité par les vents.

— O mon père ! j'entends le son de sa voix ; il me dit : Aimable enfant, suis-moi ; mes filles t'attendent et te préparent la réception des anges : en ce moment, elles chantent et dansent dans l'espoir de te voir bientôt au milieu d'elles.

« Oui, je les vois, ô mon père ! je vois les filles du Roi des Aulnes à l'endroit le plus sombre de la forêt ! — Mon fils, mon cher fils, rappelle ta raison égarée ! regarde bien, et tu ne verras, comme moi, que le vieux saule de la forêt, dont les longues branches touchent jusqu'à terre.

— Il me menace de m'enlever, si je ne le suis volontairement; il m'entraîne loin de toi; il m'a fait une blessure profonde. Adieu, père chéri ! .. »

Le malheureux père frémit, presse le pas de son cheval, serre dans ses bras son fils expirant, soutient sa tête avec peine; il veut l'embrasser; mais, hélas ! son enfant était mort.

La science allemande a fait d'énormes commentaires, même au point de vue occultiste, sur ce petit poème. Elle nous a, notamment, avertis que le Roi des Aulnes est un plus grand personnage qu'on ne croirait d'abord; c'est sans doute le Roi de tous les arbres. On a remarqué, en effet, que le nom de l'aulne, dans la plupart des langues d'origine aryenne, semble venir d'une source commune. Le latin *alnus* ressemble sin-

gulièrement au scandinave *alni*, *olnu*, d'où, par abréviation, *ell*, qui a le même sens; les autres langues germaniques offrent des formes analogues. M. Pichel, s'appuyant sur des arguments empruntés aux langues slaves, et trouvant pour le nom de l'aulne, en lithuanien *elksznis*, en polonais *olsza*, en russe *olicha*, en conclut que la forme latine primitive devait être *alcnus*, et que la gutturale a fini par se perdre. Cette observation ingénieuse permet dès lors de rattacher *alcnus* au sanscrit *alka*, arbre en général. Elle jette un jour nouveau sur la Fairie germanique dans laquelle l'aulne joue un rôle considérable. Il est très probable que la signification primitive du radical qu'on retrouve dans *erle*, avait le sens indéterminé d'arbre. Or, nous savons que chez les anciens Germains, les arbres étaient l'objet d'un culte particulier, et que, dans la langue des Gètes, le mot *elks* signifie à la fois une idole et un arbre... Voyez, pour plus de détails, la mythologie allemande de Grimm. (Si cette grave question vous passionne !)

⁂

Le Roi des Aulnes, que M. Maréchal nous présente en traits fulgurants sur une tapisserie magique, est animé de colère contre un vieux sorcier qui capture chaque jour quelques-uns de ses sujets, papillons, libellules, petits esprits de l'air et de l'eau. Qu'en fait-il ? Sans doute qu'il les enferme dans un cristal, comme Pietro d'Apono, lequel, au moyen de sept esprits ainsi captifs, s'était acquis la parfaite connaissance des sept arts libéraux.

Quoi qu'il en soit, le Roi des Aulnes a délégué Elfen, l'un de ses lieutenants, pour épier un peu les moyens cabalistiques par lesquels ce redouté sorcier asservit ainsi les esprits de l'air et de l'onde. Elfen est armé d'une branchette d'aulne qui le rend invisible, et il lit le grimoire par dessus l'épaule du magicien, dont il peut alors mettre en échec la science. Mais le petit esprit léger se montre à la jolie Lulla, fille du vieux mage. — « Oh ! voyez cet être délicieux ! dit Lulia. — Où donc ? Tu es folle, je ne vois rien. »

Cependant la jeune fille danse avec le sylphe. Le magicien qui entend le bruit d'un baiser, puis d'un second et d'un troisième, comprend qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Et il enferme sous clef sa fille, laquelle jette un regard de regret à son danseur. Cela rappelle le joli passage, dans *Huon de Bordeaux*, où le chevalier embrasse hardiment, en plein festin, la belle Esclarmonde : « Au premier baiser, elle devint pâle ; au second, elle devint rose ; au troisième, elle devint rouge... »

Après avoir ainsi enfermé sa fille, le vieux mage part pour le sabbat avec des sorcières qui viennent le chercher. Mais la porte close n'est pas pour embarrasser Elfen ; il l'ouvre au moyen de son talisman, perdu, puis retrouvé, et que Lulia, en se jouant innocemment, lui dérobe encore. Ce talisman, par parenthèse, dans l'agréable partition de M. Maréchal, est symbolisé par le célèbre dessin du lied de Schubert, dessin qui se retrouve dans tout le petit drame musical.

En dansant, armée de son petit rameau d'aulne, qu'Elfen essaie en vain de ressaisir, Lulla dessine inconsciemment des signes cabalistiques. Les petits génies sortent alors du retrait où le sorcier les enferma. Le fourneau s'allume, les yeux des bêtes empaillées flamboient, l'image du Roi des Aulnes elle-même s'éclaire dans la tapisserie. En le reconnaissant, les génies s'inclinent : Lulla, effrayée, laisse tomber le talisman, dont Elfen s'empare vite. Et il enlève la jolie fille au moment même où reparaît le vieux mage, qui, furieux, s'élance à leur poursuite sur un dragon de feu.

Vous savez déjà par les gazettes qu'il vient se casser le nez à la grotte du Roi des Aulnes. Lulla sera gardée en expiation de tant de lutins et de sylphes immolés. Désespéré, le mage, qui est un bon père, se jette dans le lac. Lulla, que nous avons vue tomber morte, reparaît, transformée en libellule, dans les bras d'Elfen. C'est le matin charmant ; le soleil se lève, l'Angelus sonne ; les papillons rassurés commencent à tourner autour des fleurs. Des bergers paraissent au loin.

Le symbolisme de cette gracieuse fable est trop clair pour qu'il soit nécessaire de le souligner.

⁂

En écoutant la musique amène de M. Maréchal, en suivant des yeux les souples et hardies évolutions de Mlle Zambelli, la gracieuse silhouette de Mlle Meunier, les essais de pointes de Mlle Trouhanowa, dans la projection bleue qui la baigne, en lorgnant distraitement toutes ces jambes de danseuses, musclées comme des jambes de lutteurs, et que les vieux messieurs trouvent inexplicablement si séduisantes, j'essayais de me remettre dans l'état d'âme d'un contemporain de Shakespeare, qui eût palpité d'effroi devant la lutte du magicien et du Roi des Aulnes. Les spectateurs du *Songe d'une nuit d'été* et de la *Tempête* n'étaient pas sûrs de ne pas apercevoir, le lendemain, Titania dansant dans un rayon de lune, ou qu'Ariel ne fît pas chavirer leur barque sur la Tamise, comme i fait sombrer le vaisseau d'Alonso. Il n'y avait pas si

longtemps que les sorcières écossaises avaient causé tant d'ennuis à Jacques VI, en excitant la tempête pour retenir, loin de lui sa fiancée, la princesse Anna de Danemark. Et le roi se vengea non seulement en faisant griller les sorcières, mais encore en publiant sa *Démonologie*, où il établit, contrairement aux assertions rationalistes de Wierms et de Scott, que l'art détestable des sorciers et des enchanteurs existe toujours, digne de punitions sévères.

Shakespeare a voulu réhabiliter le monde invisible de la féerie. Il croyait fermement à toutes les créatures intermédiaires entre l'ange et l'homme et entre l'homme et le démon, dont le panthéisme de la Renaissance remplissait le monde. Il croyait qu'au-dessus de nous, autour de nous, au-dessous de nous circulent des milliers d'êtres qui nous regardent et que nous ne voyons pas. Ces êtres animent partout la création : gnômes et satyres, ils peuplent la terre ; nymphes, naïades et ondines, ils peuplent les eaux ; dieux lares et lutins, ils peuplent les maisons ; sylphes et salamandres, ils peuplent l'air et la flamme ; fées, ils peuplent l'éther ; esprits, ils peuplent l'abîme. Ces êtres forment une humanité supérieure qui voit plus loin que nous et qui sait plus que nous, et à laquelle il estime qu'humanité cadette nous avons le droit de nous adresser. C'est pourquoi il a célébré la féerie dans le *Songe* et le magicien dans la *Tempêté*.

« — Nous ne sommes pas de ceux qui s'exilent de la lumière et qui épousent pour jamais la nuit au front noir, dit Obéron. Nous sommes des esprits d'un autre ordre. Moi qui vous parle, j'ai fait bien souvent des parties avec l'amant de l'aurore et, comme le bûcheron, je puis marcher dans les halliers jusqu'à ce que la porte de l'Orient, toute rayonnante, s'ouvre sur Neptune et change en flots d'or le sel vert de ses eaux. »

Est-il bien sûr que toute la Fairie soit morte, comme ces races animales et végétales dont on ne trouve plus que la trace ? Que le satyre rencontré dans le désert égyptien par saint Paul l'Ermite ait été le dernier satyre ? Que les naïades et les ondines, si souvent surprises au bord des fontaines, les aient tout à fait désertées et qu'il n'y ait plus nulle part ni fées, ni sylphes ?

George Malet.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner sans frais **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

Une Maison « hantée » en Seine-et-Oise

Notre directeur, M. Gaston Mery, me dit, l'autre matin :

« — Un de nos abonnés, M. l'abbé C..., de Versailles, me signale l'existence d'une maison « hantée » à V..., en Seine-et-Oise ; si nous allions la voir ensemble ? »

Une heure après nous étions à la gare du Luxembourg, où nous prenions le train qui devait nous déposer non loin de la localité indiquée.

Chemin faisant, M. Gaston Mery me mit au courant des événements. Il s'agit, comme toujours, de bruits divers et inexplicables. Ils troublent la tranquillité d'un immeuble habité par une dame R... et ses parents.

« — Dès que je reçus la lettre de M. l'abbé C..., me dit notre directeur, je le remerciai de son attention et de l'intérêt qu'il prenait à mes études. « Les faits dont vous me parlez, lui dis-je, ressemblent à tous ceux qui ont été constatés dans les maisons appelées si improprement « hantées ». Ils se renouvellent partout avec les mêmes caractères et sont toujours liés à la présence d'un médium, d'un dynamogène, d'un être qui, la plupart du temps, est inconscient des phénomènes que provoquent les forces qui émanent de lui. Il y a certainement, dans la maison dont vous me parlez, une jeune fille qui est la cause involontaire des bruits que l'on entend et qu'il suffira d'éloigner pour les faire cesser.

« Or, je recevais le lendemain une lettre de Mme R..., m'apprenant que sa nièce, âgée de dix-huit ans, habite actuellement avec elle. Mes prévisions étaient donc justes, et nous allons probablement établir d'une façon certaine que les phénomènes ne se produisent que depuis le séjour de cette jeune fille. »

Nous étions arrivés à la gare de M..., d'où nous devions gagner à pied la localité où habite Mme R... et qui est distante d'un kilomètre environ.

La pluie ne cessait de tomber depuis la veille et, dans notre accoutrement de citadins, avec nos parapluies ouverts, pataugeant dans la boue, nous avions, au milieu de cette campagne assombrie et peu propice aux excursions, l'air de sombres huissiers venant opérer une saisie. C'est du moins ce que prétendait M. Gaston Mery.

Dix minutes de marche hasardeuse dans un sentier glissant séparé de la voie ferrée par un bouillonnant et noirâtre ruisseau, qui semblait compter nos faux pas et escompter notre chute, et nous voici à l'entrée du village de V..., où nous attend le père de

Mme R..., prévenu de notre arrivée. La maison qui nous intéresse se trouve presque à l'entrée du pays.

Elle est modeste : au rez-de-chaussée, un vestibule, une cuisine et une salle à manger; au premier, deux chambres.

Mme R... et sa mère nous reçoivent. La jeune fille, Mlle Blanche, nous rejoint quelques instants plus tard dans la salle à manger. En nous apercevant, elle s'était enfuie ; mais comme nous n'avons rien qui puisse longtemps effrayer nos semblables, même lorsqu'ils appartiennent au sexe prétendu faible, elle s'assied non loin de nous et, tandis que M. Gaston Mery interviewe nos hôtes, je peux l'examiner à loisir.

J'ai déjà dit, je crois, qu'elle a dix-huit ans. J'ajoute qu'elle est grande, forte, brune, et que de beaux et grands yeux noirs, très expressifs, éclairent son visage. L'ensemble est des plus sympathiques.

— A quelle époque, demande M. Gaston Mery, avez-vous entendu les premiers bruits ?

— Il y a cinq semaines environ, répond Mme R...

— Depuis quelle date votre nièce demeure-t-elle avec vous ?

— Depuis six semaines.

— Bien. Voici déjà un point établi : le vacarme a commencé quelques jours après l'arrivée de Mlle Blanche. Vous n'aviez jamais rien entendu d'anormal auparavant ?

— Non, jamais, répondent ensemble Mme R... et ses parents.

— Où demeurait précédemment Mlle Blanche ?

— A S.. , chez sa grand'mère.

S'adressant à la jeune fille :

— Des bruits se produisaient-ils également chez votre grand'mère ? questionne M. Gaston Mery.

— Nous n'y avons jamais rien entendu.

— Il faut vous dire, interrompt Mme R..., que Blanche vient d'être malade. Elle est sortie dernièrement de l'hôpital où elle était restée quelques jours. C'est en le quittant qu'elle est venue ici.

— Oui, reprend la jeune fille, j'ai beaucoup souffert. J'ai subi une opération dans la bouche ; on m'a fait plusieurs piqûres d'éther... Je ne travaille plus depuis deux mois...

— Et ce repos forcé n'est peut-être pas étranger aux phénomènes, dit M. Gaston Mery.

Il ajoute, parlant à Mme R... :

— Voulez-vous, maintenant, me raconter les faits ?... De quelle nature étaient les bruits que vous avez tout d'abord entendus ?

— Un soir, commence Mme R..., nous venions de nous coucher ; il était dix heures et demie environ, quand nous entendîmes, comme venant de l'autre côté de la rue, un bruit ressemblant à celui que fait une pompe aspirante actionnée par les pompiers... Le lendemain, à la même heure, nous entendions, semblant venir cette fois de la maison voisine, un bruit semblable à celui que font les tonneliers lorsqu'ils nettoient des tonneaux Notre voisin étant tonnelier, nous n'y fîmes nullement attention ; mais le lendemain je le félicitai de son ardeur au travail. Il ne comprit rien à ces congratulations, et, comme je précisais, il m'affirma n'avoir pas travaillé la veille dans la soirée.

Les jours suivants, les bruits se rapprochèrent. Nous entendîmes bientôt de petits coups frappés contre les vitres, puis dans l'armoire. Ces bruits, légers d'abord, devinrent de plus en plus violents. Ils sont maintenant formidables.

— Se produisent-ils toujours à la même heure ?

— Au début, entre dix et onze heures du soir ; mais toujours quelques instants après que nous étions couchés et que la lampe était éteinte...

— Même, interrompt la mère de Mme R..., nous avons remarqué que lorsque nous rallumons la lampe les bruits cessent immédiatement.

— Par la suite, reprend Mme R..., les chocs les plus divers furent entendus et les faits les plus inouïs furent constatés : coups dans la muraille au dessus du lit de Blanche, coups dans le parquet, objets lancés dans l'espace avec une force extraordinaire.

— Pourriez-vous citer des exemples ?

— Très facilement. Un jour, les brosses à chaussures qui étaient dans la cuisine furent lancées dans l'antichambre.

— Ah ! ceci est au rez-de-chaussée...

— Oui. Les faits se passent maintenant dans n'importe quelle pièce et à n'importe quel étage.

— Mais toujours la nuit ?

— Non, parfois aussi dans la journée.

Une autre fois, c'est un cendrier en métal qui, posé sur le buffet de la salle à manger, est projeté dans la cuisine. Un soir, des gants que je venais de poser là, sur la table (celle de la salle à manger), sont lancés dans la cuisine où ils tombent aux pieds de ma mère.

— Et une autre fois, dit la mère de Mme R..., les bottines de ma fille quittent l'antichambre et vont dans un placard de la cuisine.

— Il y a deux jours, poursuit Mme R..., c'était le matin vers six heures, nous entendons, sur le fer du lit où Blanche était couchée, le rythme d'une marche militaire. Malgré son effroi, Blanche dit : « le diable va jouer *J'ai du bon tabac* ». Eh bien, la marche ne fut plus battue et nous entendîmes avec stupeur : *J'ai du bon tabac.*

C'est effrayant, Monsieur ; que nous veut-on ?

Nous avions pensé que l'âme du père ou celle de la mère de Blanche — car elle est orpheline — revenait pour demander des prières. Nous avons fait dire des messes ; et nous sommes toujours persécutés ! Dites-nous ce que nous pourrions faire... »

Nos hôtes sont très émus, le père de Mme R... pleure, et M. Gaston Mery s'emploie à les rassurer.

— Il n'y a là rien d'effrayant, leur dit-il. Je ne crois pas qu'en l'espèce il s'agisse du diable, ou d'âmes demandant des prières ; mais je ne nie pas cependant que cela puisse parfois se produire .. Il y a tout lieu de supposer qu'ici c'est tout simplement Mlle Blanche qui est, à son insu sans doute, la cause des phénomènes. »

Nos hôtes sont stupéfaits.

— Comment cela ? interrompent-ils.

M. Gaston Mery expose alors très clairement et très rapidement la théorie que connaissent nos lecteurs.

— Je suis à ce point certain, dit-il, que les phénomènes sont liés à la présence de Mlle Blanche que je parierais n'importe quoi que si vous consentiez à l'éloigner pendant quelques jours, vous n'entendriez plus rien. Tenez, vous parliez tout à l'heure de faits se produisant au rez-de-chaussée : je suis bien sûr que Mlle Blanche, au moment où vous les avez constatés, n'était pas au premier... Faites appel à vos souvenirs...

— Mais c'est très vrai, s'écrie Mme R... au bout d'un instant. Et les coups ne se font également entendre au premier que lorsque Blanche s'y trouve.

— Et la semaine dernière, dit la mère de Mme R..., pendant les deux jours qu'elle a passés chez sa grand'-mère, nous n'avons rien entendu.

— C'est bien ce que je supposais ! fait M. Gaston Mery.

— Comment pouvez-vous savoir cela ? demande-t-on.

— J'ai remarqué qu'il en est toujours ainsi dans les maisons « hantées » : dès qu'on éloigne le jeune garçon, la jeune fille ou la jeune femme — car il y a toujours l'un ou l'autre, et quelquefois l'un et l'autre dans la maison — tout redevient tranquille. En revanche, la nouvelle résidence choisie par le « médium » est quelquefois troublée.

— Cependant, je n'ai rien entendu chez ma grand'-mère..., dit Mlle Blanche.

— Probablement parce que vous n'y êtes restée que deux jours, répond M. Gaston Mery. Ici, d'après ce que disait tout à l'heure votre tante, les phénomènes ne se sont produits qu'une huitaine de jours après votre arrivée. Si vous demeuriez ailleurs pendant le même laps de temps, des phénomènes analogues se produiraient peut-être. Le fluide que vous dégagez s'emmagasine peu à peu dans la maison, imprègne chaque jour davantage les objets et les meubles et ne peut agir que lorsqu'il est extériorisé en quantité suffisante.

J'ajoute même qu'il agit d'autant mieux que le temps est plus sec et plus chaud. Aujourd'hui, par exemple les bruits seront certainement moins violents que d'habitude.

— J'ai remarqué, en effet, dit Mme R..., que lorsqu'il fait humide le vacarme est beaucoup moins intense.

— Et aussi, vous le disiez il y a un instant, que les phénomènes se produisent principalement dans l'obscurité, reprend notre directeur. Le fait est d'ailleurs constant.

Néanmoins, et bien que l'humidité de l'atmosphère et la clarté du plein jour nous soient défavorables, nous allons, si cela ne vous effraye pas trop, tenter de provoquer quelques manifestations ».

Cette proposition est acceptée de très bonne grâce. Malheureusement, on ne dispose d'aucune table légère et nous devons nous contenter de la table ronde de la salle à manger, meuble massif et lourd.

M. Gaston Mery explique l'opération à laquelle nous allons nous livrer. Il ne s'agit pas d'évoquer les défunts, pratique qu'il repousse, mais de s'assurer si, en canalisant la force émanée de Mlle Blanche, on ne pourrait pas obtenir, au moyen de la table, de menus phénomènes, analogues à ceux dont se sont effrayés Mme R.. et ses parents, et particulièrement des raps. Puis nous nous asseyons autour de la table, dans l'ordre suivant : M. Gaston Mery, le grand-père, Mme R.., sa mère, Mlle Blanche et moi. Nous posons les mains sur la table et nous attendons.

Rien pendant les dix premières minutes ; enfin quelques craquements se font entendre, qui deviennent de plus en plus distincts. Mais nous n'obtenons rien de plus, et comme Mlle Blanche s'énerve un peu, M. Gaston Mery décide de suspendre l'expérience et demande à visiter la chambre du premier, qui est le théâtre de presque tous les phénomènes.

Dans cette pièce, éclairée par deux fenêtres, couchent, dans des lits de bois, Mme R... et sa mère, et dans un petit lit de fer, Mlle Blanche.

M. Gaston Mery continue à poser des questions :

— N'avez-vous jamais vu les rideaux des fenêtres agités comme par une main invisible ? demande-t-il.

— Si, plusieurs fois...

— Avez-vous aperçu des lueurs ?

— Nous en avons vu une, un soir, éclairant le plafond. Elle ressemblait à la traînée fugitive d'une lanterne de voiture pénétrant par les fentes des persiennes.

— Vous avez certainement entendu, dans l'escalier,

des bruits de pas, bruits étouffés, amortis, et comme produits par des pieds très larges.

— Non, jamais, répond Mme R...

— Il me semble en avoir entendu à S..., chez ma grand'mère, dit Mlle Blanche. »

Nous apprenons ensuite qu'un jour, un pot de fleurs, placé sur la cheminée de la chambre à coucher, a été déposé au milieu de la pièce ; qu'une autre fois Mlle Blanche, lisant dans la salle à manger, fut dépouillée de toutes ses épingles à cheveux et de son peigne, qui furent projetés dans toutes les directions. Que sais-je encore !

Avant de quitter la maison « hantée », M. Gaston Mery rassure une dernière fois Mme R... et sa famille.

— Les phénomènes de cet ordre, dit-il, n'ont rien d'effrayant. Ils sont de source naturelle. Mlle Blanche est la fée qui, sans le savoir, leur donne naissance. Elle est nerveuse ; elle vient d'être malade ; de plus, elle a cessé de travailler... Son fluide vital ne se dépensant plus dans le labeur habituel, s'extériorise et agit. »

Notre directeur conseille à la jeune fille de se fatiguer un peu, de faire de la gymnastique, par exemple, afin d'employer, d'user ce surcroît d'énergie.

Puis nous prenons congé de nos hôtes, tranquillisés maintenant et qui, sur le conseil de M. Gaston Mery, tenteront, le soir, dans la demi-obscurité, de provoquer des phénomènes de lévitation et d'interroger la table. Ils nous tiendront au courant tant des résultats ainsi obtenus que des manifestations nouvelles observées chez Mme R..., aussi bien que chez la grand'mère de Mlle Blanche, où cette dernière doit bientôt retourner.

GEORGES MEUNIER.

UNE QUESTION DE MOTS

Nous avons recu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Approuvant l'excellente initiative que vous avez eue — pour éluder toute confusion et surtout ménager les nerfs de vos aimables lectrices — de déterminer laquelle des quatre épithètes : médiumnique, médiumnimique, médianique et médianimique, reproduit le mieux l'idée que l'on veut exprimer, je vous apporte ma modeste collaboration.

D'abord, sans hésiter, j'écarterais les trois mots : médiumnique, médiumnimique et médianique qui n'ont pour eux ni les faveurs de l'euphonie, ni celles de la grammaire.

Il reste donc le mot médianimique que vous préconisez. Il est, je l'avoue, très coulant, très doux et de tous le plus agréable à entendre. Je partage en tous points les préférences que vous lui octroyez et je voterais pour lui si le mot médiummique n'était, à mon point de vue du moins, celui qui, pour l'œil qui le voit et l'oreille qui l'écoute, évoque le plus clairement le genre de phénomènes auxquels il se rapporte.

Prononçons, en effet, successivement, ces deux qualificatifs et décomposons-les. Nous aurons : médi-animique et médium-mique. Le premier laisse assez perplexe celui qui, ignorant le latin, ne peut en trouver l'étymologie et en préciser le sens. Ce mot ne lui suggère qu'une bien vague conception de ce que l'auteur a voulu dire ; tandis que le second fait immédiatement penser qu'il s'agit de faits dûs à l'existence d'un *médium* par le seul fait de sa prononciation et de son orthographe. Sa construction est, du reste, plus grammaticale, — je parle, bien entendu, de la grammaire française — que médianimique, et le reproche d'être *pâteux* que lui ont adressé quelques-uns de vos correspondants n'est nullement justifié. Le mot n'est pas très euphonique, cela je le concède, mais *pâteux !...*

Je vote donc pour *médiummique*.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

JOSEPH BLANC.

Prophétie d'un Religieux

SUR LES DERNIERS PAPES

La question des prophéties intéresse toujours très vivement nos lecteurs. Ils nous sauront certainement gré de leur mettre sous les yeux le document suivant qui nous paraît fort curieux et qui a, en tout cas, le mérite d'être peu connu. Nous en devons la communication à notre très dévoué et très érudit collaborateur Thimothée.

BENOIT XIV

Animal rurale, quod bénédictum mente generosa pro Deo agit opus.

Animal rustique, parce qu'il fait avec ardeur pour Dieu un travail béni.

Il papa Benedetto decimo quarto, anima generosa, augusta, veramente reale.

Le pape Benoît XIV, âme généreuse, auguste, vraiment royale.

CLÉMENT XIII

Rosa Umbriæ bene olens Patri decet, Clementi populi romani domino.

La Rose de l'Ombrie, de bonne odeur, convient au saint Père Clément, seigneur du peuple romain.

Clemente tredecimo, umano padre, ai suoi populi ben amorevole.

Clément XIII, père plein d'humanité, très doux à ses peuples.

CLÉMENT XIV

En *cursus velox*. Memento mori Memento vita quam rapida! Gloria Domino Deo!

Voici la course rapide. Souviens-toi de la mort. Souviens-toi combien la vie est fugace. Gloire au Seigneur Dieu!

Padre Clemente decimo quarto vivo come glorioso dominatore VII aa. X. m.

Notre Père Clément XIV vit comme un glorieux dominateur six années dix mois.

PIE VI

Peregrinus apostolicus, de solo in cœlo æternam peto gloriam.

Pélerin apostolique, je recherche une gloire éternelle de la terre au ciel.

Santo Padre Pio sesto magno e glorioso martire nel cielo.

Notre Saint Père Pie VI, grand et glorieux martyr, est au ciel.

PIE VII

Aquila rapax, dæmonica pestis, et Roma dolens, et vicit amor.

Un aigle ravisseur, une peste diabolique. et Rome gémissante, et l'amour a vaincu.

Padre Pio settimo, amore di Roma santa. L'aquila e vinta.

Notre Père Pie VII est l'amour de la sainte Rome. L'aigle est vaincu.

LÉON XII

Canis et coluber. Orant pro te, o pie modestissime, fideles Domino.

Le chien et la couleuvre. O pieux et très modeste, les fidèles prient le Seigneur pour toi.

Santissimo Padre Leone dodecimo, Prate benefacissimo.

Très Saint Père Léon XII, prêtre très bienfaisant.

PIE VIII

Vir religiosus, Deo carus. Salve, o romani pagi et orbis doctor optime !

L'homme religieux, cher à Dieu. Salut, ô docteur excellent du pays romain et de l'univers

A te Padre Pio ottavo, religiosissimo Re, il buen cuore di Roma.

A toi notre Père Pie VIII, très religieux Roi, le bon cœur de Rome.

GRÉGOIRE XVI

De balneis Etruriæ cito deveniet Romæ papa homo Domini, doctissimus. Operare, gregis pastor.

Bientôt un homme du Seigneur, très docte, des bains d'Etrurie, viendra pape à Rome. Travaille, pasteur du troupeau.

Evviva benedetto Padre Gregorio decimo sesto, chi sarà esimio papa, miro e doctissimo.

Vive notre benoît Père Grégoire XVI, qui sera un excellent Pape, admirable et plein de doctrine.

PIE IX

O Crux de cruce ! O dulcissima cruce ! O pia Maria, Mater nostra candidissima, protegis Romanos !

O croix de la croix ! O très agréable croix ! O pieuse Marie, notre Mère très pure, tu protèges les Romains !

Padre Pio nono, o di Roma Re santissimo, di Gesù vicario martir, Vera Maestà ! MDCCCLXX.

Notre Père Pie IX, ô Roi très saint de Rome, vicaire de Jésus, martyr pour lui, Vraie Majesté ! 1870.

LÉON XIII

Redit laus : ave, *Lumen in cœlo*.

La gloire revient : salut, Lumière dans le ciel.

Evviva Leone decimo terzo.

PIE X

Regit *Ignis ardens*, pater populi Romæ.

Le feu ardent règne, père du peuple de Rome.

Gloria perpetua a nostre signore Pio decimo.

Gloire à jamais à notre seigneur Pie X.

PAUL VI

En *Religio depopulata*, et Satanæ soboles servissima.

Voici la Religion dépeuplée, et la race très cruelle de Satan.

Santissimo Padre Paolo sesto. Sù Italiana lega !

Notre très saint Père Paul VI. Debout la Ligue italienne !

PIE XI

En *fides intrepida* et prædicta immolatio, victoria sancta certissima !

Voici la foi intrépide et le massacre prédit, la victoire sainte très assurée !

Santissimo Padre Pio undecimo, Re d'Italia.—Fede ai meriti, città santa !

Notre très saint Père Pie XI, roi d'Italie. — Que la cité sainte ait foi en ses mérites.

GRÉGOIRE XVII

Tu es Romæ *pastor anglicus*, o mitis doctor, o Pater indulgentissime.

Tu es à Rome, pasteur angélique, docteur bienveillant, Père très indulgent.

Salve Gregorio decimo settimo, Padre santissimo, Pastor utile.

Salut, Grégoire XVII, Père très saint, Pasteur nécessaire.

PAUL VII

Ave, docte *Pastor Nautaque* populi romani prudentissime.

Salut, savant Pasteur, et très prudent nautonier du peuple romain.

Santissimo Padre Paolo settimo. Dunque rivenuta pace pura.

Notre très saint Père Paul VII. Voilà revenue la paix parfaite.

CLÉMENT XV

Ecce *flos florum*, ecce lilium patriæ virtutes coronans sanctissimaque in Domino prædicta.

Voici la fleur des fleurs, voici le lis couronnant les vertus de sa patrie, et les actions très saintes prédites dans le Seigneur.

Santissimo Padre nostro Clemente decimo quarto. Tu Roma, filia sua, venera il Re pacifico.

Notre très saint Père Clément VII. Toi, Rome, sa fille, vénère ce Roi de paix.

PIE XII

De medietate lunæ papa procedit, a doctore divino missus Romæ.

De la moitié de la lune procède ce pape, envoyé à Rome par le docteur divin.

Salve amore Padre nostro dodecimo, mediatore santissimo, presunta vittima!

Salut à notre bien aimé Père Pie XII, très saint médiateur, future victime!

GRÉGOIRE XVIII

De labore solis optimo terra devota pastoris sanctissimi gracia enutrit.

La terre sacrée nourrit le troupeau d'un pasteur très saint grâce au labeur excellent du soleil.

Santissimo Padre Gregorio decimo ottavo, Prete tutto admirabile.

Notre très saint Père Grégoire XVIII, prêtre tout admirable.

LÉON XIV

De glorie olivæ Domini o qualis pacifer, o quam omnibonus protector!

O quel messager de paix de la gloire de l'olivier du Seigneur, ô quel protecteur plein de bonté!

Papa Leono quattordecimo, monarca virile, glorioso domino.

Le pape Léon XIV, monarque énergique, glorieux règne.

PIERRE, dernier pape

In hac desolatione mundi suprema sedebit Petrus Romanus, ultimus Dei veri pontifex. Roma nefans diruetur, et judex tremendus judicabit triumphans omnes populos. — Dans cette désolation suprême du monde siégera Pierre, Romain, le dernier pontife du vrai Dieu. Rome coupable sera détruite, et le juge terrible, triomphant, jugera toutes les nations (1).

L'Enquête sur les grêlons madonifères de Remiremont

Voici, à cet égard, des renseignements on ne peut plus autorisés puisqu'ils émanent du directeur même de la *Semaine religieuse de Saint-Dié*, dans une lettre portant précisément la date du 22 octobre dernier, dont nous parlions dans notre article du numéro précédent, page 427. Laissons-lui donc la parole :

« Saint-Dié, le 22 octobre 1907.

« Monsieur,

« Au sujet des grêlons-médaillons tombés à Remiremont au soir du 26 mai dernier, huit jours, jour pour jour et heure pour heure après l'interdiction portée par la municipalité contre la procession qui devait clôturer les fêtes du couronnement de Notre-Dame-du-Trésor, je ne puis que vous dire ceci, Monseigneur demandant plutôt la réserve qu'autre chose, au moins pour le moment.

« L'enquête canonique a eu lieu, 114 témoins de tout âge et de toute mentalité ont été entendus et ont déposé, sous la foi du serment, avoir vu sur un certain nombre de grêlons l'image de Notre-Dame-du-Trésor qui venait d'être couronnée le lundi précédent. Ces grêlons ont tombé à la fin de l'orage, doucement, mêlés aux autres grêlons ordinaires.

« Parmi, les 114 témoins il n'y a ni prêtre ni religieuse ; mais il y a un pharmacien, un coiffeur, un employé de chemin de fer...

« L'authenticité du fait matériel est indéniable. C'est bien l'image de Notre-Dame-du-Trésor que portaient

(1) *Revue des questions héraldiques, historiques et archéologiques* : 25 mars 1899, n° 9, Bibliothèque natio L. 15 c. 28. Cette prophétie, qui se rattache à sain fit chie, provient d'un moine de la congrégation d Justine de Padoue, qui vivait au commence gra- XVIIIe siècle. Qui recherchera le manuscrit, ou tal de qui le mentionne?

ces grêlons-médaillons, en moyenne gros comme un œuf, en ayant d'ailleurs la forme pour la plupart, mais d'un œuf coupé en deux. On voyait l'image, disaient les témoins, comme on voit des décorations dans certains presse-papier en verre. Ces grêlons n'ont tombé qu'à Remirement et à Saint-Etienne, paroisse tout à fait voisine, alors que l'orage a été général et s'est étendu à toute la contrée.

« Restait l'explication du fait. C'est alors que Monseigneur a communiqué à M. de Lapparent tout le dossier de cette affaire.

M. de Lapparent, en son for intérieur, admet le caractère surnaturel du fait et son authenticité, il y voit la main de la Sainte Vierge, en raison surtout des circonstances de lieu, de temps et autres. Mais pour prononcer un verdict au nom de la *science*, M. de Lapparent déclare qu'il ne peut pas le faire parce qu'il lui manque l'objet matériel. « Donnez-moi un grêlon, dit-il, et alors je pourrai juger, analyser et me prononcer. »

« Son argumentation est très juste. Or, personne n'a eu la pensée ni de conserver par un moyen quelconque ni de photographier un seul grêlon : c'est ce que nous avons regretté dès la première heure.

« M. de Lapparent ajoute qu'il se pourrait qu'un courant électrique remontrant une médaille ait impressionné les couches d'air où la grêle s'est formée et qu'on a exemple de grêlons portant des images de toutes sortes. Mais alors pourquoi pas *tous* les grêlons? pourquoi rien qu'à Remiremont ? pourquoi au jour de huitaine et à l'heure de l'interdiction ? Voilà les preuves *morales* en faveur du surnaturel. Regrettable que la preuve matérielle fasse défaut... »

Nous ne pouvons que souscrire à ces trop justes observations de l'honorable secrétaire de l'évêché de Saint-Dié, qui est en même temps directeur de la *Semaine Religieuse* du diocèse, tout en partageant ses regrets qu'il ne soit venu à la pensée des nombreux témoins du fait prodigieux d'en conserver des preuves physiques, visibles et palpables.

Léo Franc.

L'OD
et le baron de Reichenbach

SOUVENIRS (1)

Personne n'ignore que c'est grâce à un heureux dent que le baron de Reichenbach (né à Stutt- le 12 février 1788) eut son attention attirée sur re de phénomènes dont il n'avait pas soupçonné l'existence jusqu'alors et qui devint pour lui la source de recherches scientifiques remarquables — titre de gloire pour le savant allemand en même temps que cause d'amères désillusions.

Un médecin de Vienne (Autriche), le Dr von Eisenstein, sollicita, — en mai 1844, — l'avis de Reichenbach pour un cas pathologique singulier, concernant un malade qui subissait nettement l'influence de l'aimant et voyait dans l'obscurité des phénomènes lumineux que d'autres personnes ne voyaient pas. Reichenbach se demanda si ce malade ne serait pas capable de percevoir des *émanations lumineuses* en présence d'un fort aimant, ce qui se réalisa. De là la série des recherches que fit Reichenbach sur ce sujet, recherches qui l'amenèrent à admettre l'existence d'un agent perméant toute la nature et qu'il appela *od* (mot dérivé de *Wodan* qui exprimait, chez les anciens Germains le « Tout pénétrant », d'où *Wuodin*, *Odan*, *Odin*, la force qui pénètre tout).

On sait qu'il s'agit ici de phénomènes qui ne peuvent être observés que par certains individus que Reichenbach a appelés des *sensitifs*, un mot qui n'est en aucune façon équivalent avec « nerveux », comme on le croit parfois.

La nature des sensitifs s'exprime par diverses particularités et à divers degrés d'intensité. Les sensitifs aiment le bleu, ont une répulsion pour le jaune, se trouvent mal à l'aise au milieu des foules, sont très sensibles aux odeurs de toutes sortes et reconnaissent l'approche de personnes amies « par une odeur spéciale qui en émane »; ils trouvent une odeur à des substances qui, pour d'autres ne sont pas odorantes ; dans ce cas est le barreau aimanté; Reinchenbach nous raconte même qu'une demoiselle M., fortement sensitive, trouva une odeur aigrelette à de l'acide chromique contenu par fusion dans un tube de verre, rien qu'en touchant ce verre.

L'od, émanant de divers objets produit, suivant sa polarité, une « sensation de tiédeur ou de fraîcheur, en même temps qu'une impression agréable ou désagréable », etc. Le plus remarquable, c'est que les sensitifs se distinguent par une impressionnabilité spéciale vis-à-vis des phénomènes lumineux ; ainsi, par exemple, ils perçoivent la « phosphorescence » de certaines combinaisons du soufre, telles que le sulfure de baryum, en toutes occasions, que ces objets soient ou non exposés préalablement à la lumière solaire Cependant, pour pouvoir porter un jugement motivé sur les caractères de la sensitivité, il fallait faire des observations dans une pièce complètement obscure. Pareille pièce se trouvait au château de Reisenberg (Coblenz) ; il y avait trois chambres contiguës qui étaient totalement privées de lumière au moyen

souvenirs sont publiés dans *Psychische Studien*, *Wiener Zeitung*.

de volets, d'épais tapis, etc., et dont la pièce intermédiaire n'avait pas de portes donnant à l'extérieur et où l'on pénétrait après avoir déjà traversé des chambres obscurcies ; c'est dans cette pièce du milieu qu'on expérimentait.

Dans une obscurité si profonde, les personnes normales ne réussissaient à rien voir, même après un long séjour ; mais les sensitifs, suivant le degré de sensitivité, souvent au bout de 5 à 10 minutes, mais parfois aussi après des heures seulement, voyaient les objets qui étaient là, non seulement dans leurs détails, mais encore avec une auréole lumineuse particulière. Leurs mains mêmes étaient lumineuses, le cristal de roche flambait, d'une lumière différente, aux deux extrémités ; l'aimant émettait une nuée lumineuse qui atteignait le plafond, les objets métalliques paraissaient incandescents, les parois de la chambre offraient une lueur blanche, les cristaux d'alun et de gypse et les lamelles de mica étaient lumineux, et les radiations étaient, comme pour le cristal de roche, diversement colorées aux deux pôles. Cette luminescence affectait constamment, pour les sensitifs, l'aspect d'une « flamme (Lohe) vacillante » qui, autour de la tête, simulait « l'auréole des saints. » Reichenbach n'était pas sensitif et devait toujours s'en rapporter aux dires de ses clients. Une seule fois, raconte t-il, il a vu de la lumière émaner d'un cristal de gypse qu'une jeune personne douée d'une sensitivité exaltée, balançait sur son médius. Il possédait d'ailleurs des images de ces luminescences, que des sensitifs, doués d'un talent artistique, avaient exécutées.

Quant aux rapports de la lumière odique avec la lumière ordinaire, il paraît que pour les sensitifs les lames métalliques, qui sont opaques pour tout autre, sont translucides, et même plus ou moins transparentes, selon le degré de la sensitivité. Reichenbach assure en outre que « les rayons odiques du soleil et de la lune passent lumineux à travers les lames métalliques et cela à un si haut degré d'intensité qu'ils éclairent tout objet solide placé derrière elles, en un mot que le métal est transparent pour l'od, de même que le verre pour la lumière ordinaire. » — Il paraît encore que les fils métalliques conduisent la lumière odique, à l'instar de l'électricité, etc,

Parmi la centaine de sensitifs avec lesquels Reichenbach a expérimenté, se rencontrent des noms de personnes dont la faculté d'observation était incontestable. Nous pouvons mentionner des femmes d'une haute culture intellectuelle telle que Mme Auguste von Littrow, et des hommes éminents tels que les botanistes Endlicher et Unger, l'anatomiste von Perger, le Dr J. Natterer, le voyageur bien connu, Kotschy, etc., de sorte qu'il est difficile de douter de l'authenticité de beaucoup de phénomènes observés par eux.

Un fait qui fit sensation, c'est que le célèbre chimiste Berzelius s'exprimait très favorablement, dans le *Jahresbericht* de 1846, sur les recherches de Reichenbach et les légitimait formellement, ayant lui-même assisté à quelques-unes des expériences. Berzelius était goutteux ; il vint à Karlsbad en 1822, puis de nouveau en 1845; c'est là qu'il fut mis en rapport avec Reichenbach qui lui fit connaître les propriétés de la sensitivité et apprécier sa théorie de l'od, dynamide universelle inégalement distribuée dans la nature, mais pénétant tout.

Naturellement, l'hypothèse de Reichenbach suscita une levée de boucliers de savants, d'autant plus qu'il prétendait expliquer par elle des choses honnies telles que le mesmérisme et les tables tournantes. Peut-être a-t-il accepté avec trop de facilité et sans les soumettre toujours à une critique suffisante les assertions des sensitifs, ce qui a été pour ses adversaires une arme de plus pour reléguer ses conceptions dans le domaine des chimères. A cette époque, la théorie de l'émission des substances calorifiques, électriques, etc., était battue en brèche, et on se refusait énergiquement à admettre une nouvelle variété d'émission ou d'émanation. Nous ne savons pas si Reichenbach avait une opinion sur la nature de ce qu'on appelle les *impondérables*. Mais, quelles que fussent ses théories, le devoir de la science était de soumettre à une étude expérimentale critique les phénomènes observés dans la chambre obscure ; la science s'y refusa, malgré les pressantes sollicitations adressées par Reichenbach à l'Académie des sciences de Vienne. Il paraît qu'on ne put se mettre d'accord sur les conditions dans lesquelles les expériences devaient être faites.

M. J.-J. Pohl, professeur au Polytechnikum de Vienne, voulut entreprendre des expériences à son observatoire de Kahlenberg ; mais cette tentative échoua également.

Cependant les publications de Reichenbach avaient partout provoqué une grande curiosité et furent traduites entre autres en Anglais. En 1861, dans un voyage en Angleterre entrepris dans l'intérêt de ses recherches sur les météorites, il fut invité à faire des expériences chez lord William Cooper, le beau-fils de lord Palmerston, et pendant son séjour consécutif à Berlin (1861-62), on lui attribua à l'Université deux chambres pour y expérimenter sur l'od. Il tenta là des expériences avec le photographe H. Günther : on fit tomber la lumière odique sur une plaque photographique et entre autres on interposa entre un cristal de

roche et l'objectif un carton où l'on avait découpé une croix. Cette croix se reproduisit sur la plaque, mais elle se produisit aussi en l'absence du cristal de quartz ; on voulut expliquer le fait comme un simple phénomène d'évaporation, tandis que Reichenbach admettait que tous les objets environnants émettaient assez d'od pour donner lieu à ce résultat. G. Th. Fechner jugea ses expériences d'une manière plus favorable.

On peut se demander d'ailleurs s'il est possible de faire une obscurité assez complète pour que tout rayon lumineux ordinaire se trouve exclu. D'ailleurs, les lames métalliques sont transparentes pour les sensitifs ; il faudrait savoir quel degré d'épaisseur leur donner pour les rendre absolument opaques.

Les doutes contre la théorie de l'od trouvèrent un nouvel aliment dans les observations faites sur certains neurasthéniques, sans parler des illusions des sens engendrées dans l'obscurité et dans certains états morbides. Après l'opération de la cataracte, et en général après un séjour prolongé dans l'obscurité, on a vu se produire des états délirants avec illusions très vives notamment de la vision et même de l'ouïe. Il s'agirait de savoir si les sensitifs de Reichenbach étaient réellement normaux, malgré une sensibilité plus grande vis-à-vis des influences extérieures et notamment de la lumière, ou bien s'ils étaient sujets à des illusions des sens et par conséquent susceptibles d'éprouver dans l'obscurité des hallucinations, correspondant, dans le mécanisme cérébral, à la même excitation que détermine la perception normale. Il s'agirait alors de malades qui ne s'imaginent pas simplement voir, mais voient réellement, la pensée de pénétrer dans la chambre obscure constituant l'excitation extérieure initiale.

Cependant l'état actuel de la science ne permet plus de rester sceptique devant la doctrine de l'od. La découverte des rayons X, des rayons de Becquerel (de ceux de Le Bon), de la radio-activité en général, fait fatalement penser à l'od de Reichenbach. D'ailleurs, la possibilité n'est pas exclue de l'existence de *sources de lumière*, pour l'observation desquelles des sens particulièrement affinés soient nécessaires. Reichenbach lui-même désigne la sensitivité « d'une part comme correspondant à un état de santé particulier, d'autre part comme constituant un talent de haute valeur ».

Il n'y a pas si longtemps, on était disposé à considérer la radio-activité comme une sorte de phosphorescence et le radium comme une substance capable d'absorber une radiation inconnue, pénétrant toute la nature, et de transformer d'une façon continue l'énergie invisible en énergie visible. Reichenbach aurait certainement assimilé cette radiation universelle à son od et il aurait attribué à ses sensitifs la faculté d'observer cette « nouvelle forme d'énergie » sans avoir besoin de la voir à travers des lunettes de radium !

Les idées actuelles s'éloignent plus ou moins de cette théorie, surtout envisagée à la manière de Reichenbach, mais il n'en est pas moins vrai que le radium, avec les produits de sa désagrégation, l'émanation, etc., et les radiations qui en résultent, déterminent une action photographique, l'ionisation de l'air et des phénomènes de fluorescence, qui peuvent acquérir une intensité telle que les parois de verre des appareils deviennent lumineuses et que même le papier, le coton et d'autres corps peuvent devenir lumineux. *L'émanation est donc universellement répandue, et précisément l'air renfermé dans les caves et les cavernes passe pour en être exceptionnellement chargé.*

L'existence de cette émanation dans la chambre obscure du château de Reisenberg n'est guère discutable, bien qu'il n'y ait pas de raison d'admettre qu'elle y fût particulièrement abondante. Cependant, en remarquant que nous n'avons aucun moyen de mesurer le degré de sensitivité des sujets, nous ne pouvons rejeter de prime abord l'idée d'un rapport entre l'od et l'émanation, d'autant plus qu'il y a dans les écrits de Reichenbach maint passage qu'il n'exprimerait pas autrement aujourd'hui, avec la connaissance des découvertes modernes, qu'il ne l'a fait alors. Ainsi il dit, entre autres, au sujet de l'od : « Il comprend un groupe particulier de phénomènes naturels *impondérables*, mais observables par les sens, pour lesquels nous n'avons pas encore de moyen de mesure ni d'autre réactif que le nerf humain, et encore faut-il que ce dernier se trouve dans les conditions particulières de l'excitabilité sensitive ».

Les premières lignes de ce passage répondent parfaitement à l'état actuel de la science. Quant à l'essai qui fut fait pour se servir de la plaque photographique comme d'un réactif, disons tout de suite que les images obtenues, soi-disant par la lumière odique, n'ont pas la moindre analogie avec celles déterminées par les rayons radio-actifs.

Mais, il faut toujours déplorer que des vérifications expérimentales des phénomènes de la chambre obscure n'aient pas été faites. Une grande partie d'entre eux, peut-être la plupart, peuvent être rapportés à la suggestion, à l'hystérie, etc. Mais qui oserait affirmer aujourd'hui que tout ce qui a été vu et perçu n'était qu'une illusion et ne reposait que sur elle ?

Reichenbach mourut le 18 janvier 1869, à Leipzig, dans un voyage qu'il faisait, malgré son grand âge,

dans l'intérêt de sa théorie de l'od. Sa femme l'avait précédé dans la mort dès 1835, et comme ses enfants étaient depuis longtemps dans des situations indépendantes, il passa les dernières années de sa vie généralement dans la solitude, dans sa propriété de Reisenberg, où il avait peine, avec les restes d'une fortune jadis très grande, à maintenir son existence dans les appartements seigneuriaux de son château. A côté de ses préoccupations scientifiques, il aimait les promenades solitaires dans des sentiers qu'il s'était tracé lui-même dans les forêts avoisinantes et qui, là où ils croisaient des chemins d'intérêt commun, ne laissaient voir ni entrée ni sortie. Souvent j'ai cheminé avec lui dans ces sentiers et je me rappelle toujours, encore avec plaisir, ces promenades.

Professeur A. Bauer, conseiller aulique.

(Extrait de la *Lumière*.)

Traduction abrégée du Dr Lux.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Le 14 novembre 1907, Mercure a passé devant le Soleil : Nostradamus n'y fait-il pas allusion dans ce quatrain (IV, 22)*:*

Le Sol caché éclipsé par Mercure
Ne sera mis que pour le ciel second
De Vulcan Hermès, sera faiste pasture
Sol sera veu peur, rutilant et blond ?

Ces termes sont empruntés à l'hermétisme : la matière calcinée est d'abord de nuance instable (régime de Mercure), puis devient noire (*régime de Saturne, mort du sujet*), *prend des colorations fugitives, neutres* (*régime de Jupiter*), *blanches (regime de Diane), puis on obtient la pierre blanche (La Lune, l'Argent) ; si l'on poursuit l'œuvre, la matière de l'œuf passe au rouge sombre* (*régime de Vénus*) *puis devient orange* (*régime de Mars*) *; ensuite le rouge apparaît,* (*règne du Soleil.*

Le prophète national ne désigne-t-il pas aussi le Roy « ... perdu, trouvé, caché de si longs siècles... » (I, 25), *éclipsé par des régimes instables, le personnage mystérieux qui l'emportera sur un autre régime, neutre et douteux, pour le bien général* (ciel second, *de* secundus *favorable*), *après le siècle des révolutions, pendant lequel nous avons été sous « le règne et loy... de Vénus » V, 24 ; IV, 28 ; V, 72), avant d'être épurés par le feu du ciel, et de nous soumettre tous au règne du Soleil de justice ?* Timothée.

Est-il ou non admissible, d'après les travaux de Brück et du capitaine Delauney, qu'il y ait ordinairement coïncidence entre les grands changements politiques et les perturbations physiques du globe ? Un amateur d'occulte.

Parmi les catholiques, les occulistes, les spirites qui lisent cette revue, y en a-t-il qui veuillent bien nous expliquer en détail quels faits indéniables, qui seraient probants, même pour M. Flournoy, leur ont donné la certitude expérimentale de l'existence d'un monde des esprits ?

Un Abonné de 1897.

RÉPONSE

Une voyante de Tarragone a parlé du triomphe futur de la République en Espagne, en Italie au début de la grande crise, comme Palma, Mlle Couédon, et un personnage militaire (*Adrien Peladan :* Dernier mot de sprophéties, *1881. t. 2e p. 258. — De Novaye* : Demain ?...) Un Catholique.

LES GYPSIES MODERNES

Mme Germaine Bonheur

C'est au 59 de la rue Montmartre, dans un cabinet très discret, bien à l'abri des bruits extérieurs, que j'ai rencontré cette nouvelle gypsie des temps modernes.

D'abord, Mme Germaine Bonheur semble un peu gênée par cette consultation d'un nouveau genre. Ses yeux, ses lèvres m'interrogent :

— Que vous dirai-je ? madame.

— Parlez-moi de vous, de vos études, de vos dons. — Et d'abord, comment êtes-vous arrivée à acquérir cette subtile puissance qu'on m'a dit être la vôtre ?

Mme Germaine Bonheur semble s'enhardir :

— La prescience divinatoire, m'explique-t-elle, est innée en moi. C'est d'ailleurs toute une histoire qui mérite d'être contée... mais elle fleure à plein nez la sorcellerie et les fagots brûlés...

— Tant mieux; cela semblera plus merveilleux encore !

— Alors, écoutez-moi :

« C'était le 5 mai 1821. Herla, la Gitane, recevait à Naples, où elle se trouvait alors, la visite d'une grande dame, dont les manières décélaient à s'y méprendre la patricienne de race.

— La passion de savoir m'a menée jusqu'à vous, expliqua la noble inconnue. Je voudrais expérimenter votre pouvoir étrange. Quelle méthode faut-il employer ?

— Aucune, Madame, répondit la sorcière ; regardez-moi, simplement, et interrogez-moi.

La visiteuse suivit les conseils de la bohémienne et bientôt Herla dormait.

L'inconnue interrogea :

— Dites-moi à qui je pense ?

— A un homme... Mais il m'est impossible de le voir, avant que vous ne m'ayez dit, Madame, les lettres initiales et terminales de son prénom.

— Les voici : N...n. Que voyez-vous ?

— Je vois, dit la dormeuse... au milieu de l'Océan ... un rocher... sur un lit, entouré d'autres hommes chamarrés... git un malade... Sa face est glabre... Ses cheveux rares.., près de lui des vieux à barbe grise pleu-

rent comme [des enfants... La mort arrive... Encore un râle... un soupir... c'est fini.

A ces derniers mots, l'inconnue jette un cri tellement déchirant, que la sorcière s'éveillant brusquement tomba à la renverse. Herla était malheureusement sur le point d'être mère. Des gens de la tribu accoururent à ses cris, la portèrent sur son lit, et quelques heures plus tard, la Gitane donnait naissance à une petite fille, née environ deux mois avant le temps prescrit par la nature.

— Cette enfant vient de *bonne heure*, dit le chef des romanichels. Souhaitons-lui joie et prospérité.



MADAME GERMAINE BONHEUR

Le mot d'accueil du chef de la tribu à l'enfant resta à cette dernière comme nom : *bonne heure* qui, par corruption, devint *Bonheur*. Et il est de fait que jamais nom si heureux ne fut mieux porté, car depuis ce jour, la tribu, qui avait même jusqu'alors une existence languissante, réussit dans toutes ses entreprises, et chacun de ses membres individuellement eut désormais, dans le monde, sa large place au soleil.

— Votre légende est charmante ; mais quel rapport y a-t-il entre Herla et vous ?

— Voici, Madame. L'étrangère qui consulta la sorcière, vous l'avez deviné sans doute, n'était autre que Mme Lœtitia Bonaparte et la gitane, qui assista télépathiquement à la mort de Napoléon, était ma grand'mère.

— Je vous remercie ; mais n'auriez-vous pas un fait récent qui piquerait davantage la curiosité des lecteurs ?

—Au hasard, pour vous être agréable, Madame, j'évoquerai mes souvenirs :

« Il y a deux mois à peine, j'avais accepté les offres du directeur d'un grand music-hall parisien. — Un soir, se présenta dans ma loge une jeune femme au visage joyeux. Pourtant, en face d'elle, un malaise presqu'aussitôt me saisit, qui, grandissant, devint une sorte de terreur. Au lieu de lui donner la consultation qu'elle sollicitait, je ne pus que répéter :

— Allez-vous en ; quittez le théâtre; vite, vite! Impressionnée par mon émoi, la consultante m'obéit ; mais, à la porte, un coup de couteau l'étendit à terre. Un ami jaloux s'était vengé.

— L'histoire, Madame, est aussi intéressante que celle d'Herla la sorcière. Je les rapporterai toutes les deux fidèlement aux lecteurs de l'*Echo*.

C'est sur cette promesse — accomplie aujourd'hui, — que je pris congé de Mme Germaine Bonheur.

Mme Louis Maurecy.

La Boîte aux Faits

PHÉNOMÈNES OCCULTES DANS LE MONDE DES ANIMAUX

Monsieur,

Je viens de lire l'article sur les *Phénomènes occultes dans le monde des animaux*, publié dans vos numéros des 15 octobre et 1er novembre 1907, sous la signature de M. Joseph Peter.

A ce propos, je crois intéresser les amateurs en leur racontant un fait qui est de notoriété publique à Menton.

Pendant toute la nuit qui précéda le fameux tremblement de terre, ressenti sur le littoral de Gênes à Marseille, en février 1887, vers les six heures du matin, quantité de chiens *hurlèrent à la mort*, dans les divers quartiers de la ville ; les vaches firent dans toutes les étables un remue-ménage épouvantable, et les chevaux firent de même dans toutes les écuries.

Du reste le premier récit authentique de cet état d'âme (!) des chevaux fut fait par le gendarme de garde dans l'écurie de la brigade de gendarmerie de notre ville, une des plus éprouvées par cette catastrophe.

Certains prétendent que, depuis plusieurs jours, les oiseaux avaient quitté les jardins, mais cette assertion n'est pas aussi certaine que le fait précédent raconté par tous les laitiers, les palefreniers et surtout le gendarme en question.

Votre dévoué : F. David.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Assemblée générale du 16 novembre

Une assemblée générale de la Société a eu lieu le 16 novembre, dans les locaux du *Concours médical* de Paris, sous la présidence du président à vie, M. le Dr F. Joire.

On s'occupa d'abord des démissions présentées par quelques membres du Bureau Central, et un vif débat s'est engagé au sujet des causes qui avaient provoqué ces démissions. On approuve une motion selon laquelle « les membres démissionnaires du Bureau central et des bureaux de section doivent rester, et restent de droit, en fonction pour

l'expédition des affaires courantes, jusqu'au moment de l'élection de leurs successeurs. »

On décida ensuite qu'on procéderait au renouvellement du Bureau Central tout entier. Ont été élus : Vice-présidents : M. le Dr Le Menant des Chesnais ; M. le Dr Edmond Allain, M. le Dr Demonchy ; secrétaire général : M. César de Vesme ; secrétaire-adjoint : M. Dhuique, licencié ès-lettres, chimiste ; trésorier général, M. Douchez.

Sont reçus membres de la Société : Mmes Garnier, Dhuique, Mayer, Dr Angélique Panayotaton, Delebecque, Brun, et MM. le Dr Mignon, Garnier, Dewailly, Quentin.

Le Bureau Central est chargé par l'Assemblée de s'occuper au plus tôt, d'accord avec le Bureau de la section de Paris, du local devant servir de siège à la Société et à la section de Paris.

La réunion se termine par la communication faite par M. le Dr Joire et M. de Vesme de quelques photographies qui présenteraient des particularités médiumniques, si les faits allégués sont bien constatés.

Le Président : Dr Joire. — *Le Secrétaire général :* C. de Vesme.

Les photographies dont il s'agit dans le compte rendu ci-dessus ont été envoyées par un écrivain grec : M. Dimitracopoula.

M. Dimitracopoula, qui depuis longtemps s'occupe de spiritisme, affirme, dans une lettre dont M. le Dr Joire a donné lecture, sentir parfois auprès de lui la présence d'un « esprit » qui l'aide dans son travail d'écrivain. Cet « esprit » serait celui de Victor Hugo. Et le grand poète dicterait *en français* à M. Dimitracopoulo, qui est peu familiarisé avec notre langue, des chapitres entiers, dont le style, paraît-il, est impeccable et très élevé et que l'écrivain traduirait ensuite en grec.

Or, M. Dimitracopoula a fait venir un photographe, et, devant plusieurs témoins, des médecins pour la plupart, a posé devant l'objectif. Ce sont les clichés ainsi obtenus qui ont été présentés à l'assemblée.

On voit l'écrivain, les yeux levés, comme en extase. Derrière lui apparaît une tache un peu flou, mais qui représente avec une exactitude saisissante les traits de Victor Hugo.

Des savants et des photographes grecs ont examiné les plaques et ont déclaré que l'image de Victor Hugo n'a pas été artificiellement reproduite.

ASSEMBLÉE DE LA SECTION DE PARIS

27 novembre.

Après une courte discussion dans laquelle M. Elier et le Dr Rabier ont exposé les raisons qui déterminent leur retraite des charges respectives de vice-président et secrétaire général, l'Assemblée leur exprime ses remerciements pour leur œuvre dévouée en faveur de la Section de Paris.

On procède ensuite à l'élection du nouveau bureau. Plusieurs assistants sont d'avis que, pour éviter tout conflit éventuel entre le bureau central et celui de la Section de Paris, il convient que les deux bureaux soient autant que possible composés des mêmes personnes. L'Assemblée adopte ce point de vue, et le bureau de la Section reste ainsi composé : Président, M. le Dr Le Menant des Chesnais ; vice-présidents, M. le Dr Edmond Allain et M. le Dr Demonchy ; secrétaire, M. C. de Vesme ; secrétaire-adjoint, M. Dhuique ; trésorier, M. Archat ; archiviste-bibliothécaire, Mme Monroe.

On aborde la question du siège de la Société et on finit par charger le bureau d'examiner quelques nouvelles propositions qui ont été faites au cours de la discussion, de façon à ce que la Société puisse disposer de son local pour les premiers jours de janvier.

Le Président parle alors d'un projet de petites conférences dans lesquelles certains membres analyseraient les derniers livres et articles métapsychiques parus ; le secrétaire expose son projet de « revues-conférences » qu'il se propose de mettre en exécution au plus tôt.

Le Président : Dr des Chesnais. — *Le Secrétaire :* C. de Vesme.

ÇA ET LA

La Visionomonie

Dans l'article que je consacrai, le 15 juillet dernier, à Mme Louise, j'entretins surtout nos lecteurs de la voyance de cette personne, et très peu du sujet qui m'avait amené chez M. Paul Marchand : le *Visionomos* ou miroir magique.

J'ai voulu réparer cet oubli, et je suis allée demander à M. Paul Marchand des détails sur ce mode de divination, qu'il appelle la *Visionomonie*.

Dans son cabinet de travail du 85, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, qui est aussi le siège de la *Société des Expériences et des Recherches psychiques*, M. Paul Marchand, volontiers, se prête à l'interview.

« Le mot *visionomonie*, m'explique-t-il, est tiré de *visio* qui, en latin, signifie action de voir, et du grec *nomos* : indice.

« Ce nouveau mode divinatoire a pour principal instrument le visionomos (miroir magique).

« Mais la visionomonie n'est pas seulement la vision dans le miroir magique. Elle est basée, au point de vue général, sur l'astrologie. J'ai donc besoin de savoir la date exacte de la naissance du consultant, car c'est dans l'astrologie que je puise le premier indice.

« J'endors ensuite mon sujet (Mme Louise) devant le visionomos. Entre elle et le miroir, je dispose les vingt-deux arcanes du tarot. Du miroir s'échappe une lueur qui vient frapper chacune des lames, qui sont ensuite relevées au nombre de treize.

« Pendant cette opération, mon sujet attire les forces du miroir, et celles-ci se condensent sur les cartes, qui font office de récepteurs.

« Dans la visionomonie, continue M. Paul Marchand, je réunis donc quatre modes de divination qui se contrôlent l'un et l'autre : astrologie, voyance, tarots, miroir magique. Il faut que tous soient en parfaite harmonie pour que le

résultat soit certain. S'il y a désaccord entre eux, je recherche alors où se trouve l'erreur.

« Fruit de laborieuses et délicates recherches, ce procédé laisse loin derrière lui toutes ces vieilles méthodes surannées avec lesquelles il a toujours été très difficile d'obtenir un oracle à peu près véridique.

« En face des résultats obtenus par la visionomonie, je ne regrette point le temps employé en recherches et en expériences de toutes sortes. J'ai atteint le but que je m'étais proposé ».

Ainsi me parla M. Paul Marchand ; j'ai reproduit ses explications qui pourront intéresser certains de nos lecteurs dans leur étude des arts divinatoires, le procédé de la visionomonie étant nouveau dans nos temps modernes.

Avant de me retirer, je résolus d'expérimenter de nouveau la voyance de Mme Louise, et je puis affirmer que, sans l'aide du visionomos, cette jeune femme est, par elle-même, un très intéressant sujet.

Mme Louis Maurecy.

Les Dés de la Mort à Berlin

Parmi les collections du château royal de Berlin, se trouvent deux dés à jouer qui n'ont rien d'extraordinaire quant à leur aspect, mais qu'on appelle les « *dés de la mort* », pour la raison suivante :

Sous le grand-électeur de Brandebourg, un assassinat commis à Berlin fit grande sensation ; il s'agissait d'une jeune fille très belle, courtisée par deux soldats qui furent aussitôt arrêtés. L'un d'eux, Ralph, avait effectivement commis le crime par jalousie contre son camarade Affred, visiblement favorisé par la jeune fille. La question appliquée aux deux soldats ne put rien en tirer. Le tribunal était perplexe, les deux soldats ayant été vus le soir du crime près de la fontaine où l'assassinat eut lieu.

Alfred ne nia pas avoir parlé avec la jeune fille, et Ralph niait tout. Le prince électeur décida de s'en remettre au jugement de Dieu ; les deux soldats devaient jouer leur mort aux dés ; celui qui jetterait le plus petit nombre serait considéré comme l'assassin et exécuté.

Le prince électeur assistait en grand apparat à la scène. Ralph, l'assassin, prit en riant les dés posés sur un tambour et jeta deux six.

Les assistants se regardèrent, car, unanimement, on prenait pour innocent le pauvre Alfred.

Celui-ci tomba à genoux, adressa sa prière au ciel et se leva en s'écriant : « Dieu tout-puissant, protège-moi, tu sais que je suis innocent ». Il jeta les dés plein d'espérance et avec tant de force que l'un d'eux se divisa en deux fragments : le dé resté entier marquait 6, les fragments de l'autre dé marquait 6 et 1, ce qui faisait en tout 13. Toute l'assistance était émerveillée, mais l'étonnement arriva à son comble lorsqu'on vit Ralph s'affaisser comme frappé de foudre. On eut beaucoup de peine à le ramener à la vie ; dès qu'il eut repris connaissance, il avoua son crime.

Le prince électeur était très touché. Dieu avait sauvé l'innocent.

(Traduit de *Zeitschr f. Spirit.*, par *La Vie Nouvelle.*)

Encore un enfant clairvoyant

Ultra, le journal théosophe de Rome, parle d'un enfant de trois ans qui aurait la faculté de voir les vivants éloignés et les morts. Voici deux faits :

L'enfant, qui avait perdu son grand'père depuis trois mois, s'écria tout à coup : « Grand'papa est ici ! Mère, vois grand'papa ! » et il se précipita pour l'embrasser ; mais ne le voyant plus, il dit : « Grand'papa est parti ».

Quelques jours plus tard, l'enfant, s'adressant à sa mère, dit : « F... est sur la P azza Navona ; il vient avec des fleurs ». La mère crut que son enfant plaisantait, mais il insista en disant qu'il voyait F..., un ami de la famille, traverser la place avec des fleurs. Vingt minutes plus tard, F... arriva effectivement avec un bouquet. La mère de l'enfant demanda au visiteur où il se trouvait vingt minutes auparavant et celui-ci répondit qu'il venait de la place Navona.

Le *Light*, qui reproduit ces faits, fait observer que cette place est à une notable distance de la rue Babuino où habite la famille du jeune voyant, et que ces deux faits sont de nature différente : l'un appartenant à la télépathie et l'autre à la clairvoyance.

Une Conférence

Le dimanche 8 décembre prochain, à 2 heures, dans la grande salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, M. Chartier fera, sous les auspices de la Société française d'études psychiques, et sous la présidence de M. G. Delanne, une conférence sur « Eusapia Paladino et les Phénomènes psychiques ». M. Aubert, médium musicien, prêtera son gracieux concours.

Une singulière apparition

Un de nos lecteurs nous adresse la curieuse communication suivante :

Monsieur le Directeur,

Les spirites pourront trouver une preuve de l'ancienneté de leur méthode d'évocation au moyen des tables, dans un livre, extrêmement rare, orné de nombreuses illustrations et imprimé, sans nom d'auteur, vers 1668, sous le titre de « *Lux è tenébris novis radiis aucta.* Il doit exister un exemplaire à la bibliothèque de l'Institut.

Dans cet ouvrage, un certain Christophe Kotter raconte qu'il vit un jour, sur un chemin, trois jeunes hommes, assis autour d'une table triangulaire et se tenant par la main, — de façon à former une chaîne magnétique. Un de ces mystérieux personnages répondit, à une interrogation de Christophe, qu'ils étaient les serviteurs du Dieu grand, terrible et cependant miséricordieux, qui a pour ministre la flamme du feu et les anges ses esprits ! Après cette déclaration, d'apparence tant soit peu diabolique, et la recommandation, accompagnée de prodiges, de raconter exactement tout ce qu'il avait vu, parce que « de grandes vérités étaient cachées dans cette vision », l'apparition s'évanouit.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Ch. J.

Logis de Chaumont, par Ruffec (Charente).

Un Phénomène solaire

Un curieux phénomène solaire, assez rare pour être signalé, a été observé, le vendredi 15 courant, par le docteur Rambaud, directeur de l'Observatoire de Radcliffe, à Oxford (Angleterre).

A 11 h. 45 du matin, une immense flamme apparut au-dessus du soleil et, croissant à la vitesse de 16.000 kilomètres à la minute, avait atteint, à midi 10, la hauteur

fabuleuse de 500.000 kilomètres au-dessus de la surface du soleil.

A ce moment, la flamme sembla se séparer en plusieurs gerbes, puis elle disparut totalement.

LÉO FRANC.

A TRAVERS LES REVUES

AUTRES PHÉNOMÈNES DE COMBUSTION SPONTANÉE

Les événements de La Courneuve sont actuellement encore très discutés par certains de nos confrères. La *Revue scientifique et morale du spiritisme*, par exemple, après avoir reproduit les déclarations que M. Camille Flammarion a faites à notre collaborateur Georges Meunier, publie un intéressant article de M. Gabriel Delanne où ce dernier, sans émettre nettement une opinion contraire à celle de l'illustre astronome, établit entre les phénomènes observés chez M. Seillier et des faits constatés ailleurs, un parallèle qui semble indiquer qu'il n'est pas éloigné de voir, dans les premiers comme dans les seconds, une intervention des « esprits ».

Notre ignorance seule, dit-il, nous fait considérer comme des bizarreries, des caprices de la foudre ce qui, en réalité, doit être dirigé par des lois que nous ignorons encore, mais cette ignorance même ne nous autorise pas à mettre, partout et toujours, sur le compte de l'électricité seule, les phénomènes de combustion spontanée qui ont été observés un peu partout. Assez souvent ces incendies se sont produits indépendamment de tout orage antérieur, même en hiver, et étaient accompagnés de manifestations diverses, coups frappés, coups rythmés accompagnant un air chanté, projections d'objets, et qui font intervenir une ou plusieurs intelligences, et rentrent dans les cas de hantise bien connus.

Les incendies de Santa Agata Verdi (1), signalés dans le dernier numéro de la *Revue*, page 255, ressemblent à ceux observés à la Courneuve, mais s'en éloignent par d'autres caractères, car on pourrait supposer une sorte de médiumnité chez une jeune fille de la maison. Dans certains exemples, cités par Aksakof, les incendies sont produits en même temps que les autres manifestations physiques, intelligentes, d'une nature persécutrice.

Le cas du Révérend docteur Phelps à Stratfort, aux Etats-Unis, est particulièrement intéressant. A part des coups formidables, qui semblaient ébranler la maison et se répercutaient jusque chez les voisins, parfois on voyait apparaître des sortes de « figures formées de diverses pièces de vêtements provenant de toutes les parties de la maison et gonflées de manière à ressembler à des formes humaines ». Si singulières que soient les manifestations de l'électricité, elles n'ont jamais, jusqu'ici, atteint ce degré de fantaisie intelligente. Le fils du docteur Phelps, nommé Harry, enfant âgé de onze ans, semblait être le médium.

Voici ce qui concerne la combustion spontanée: « Dans le tiroir d'une table de toilette, le docteur conservait un certain nombre d'écrits exécutés par des agents mystérieux; un jour, tous ces documents prirent feu, et l'incendie ne fut dénoncé que par la fumée s'échappant du tiroir, alors que les papiers étaient déjà à ce point consumés qu'il n'était plus possible de les utiliser. » Dans la soirée du 18 juillet, d'autres papiers encore, parmi lesquels 20 lettres, se trouvant dans le bureau du docteur Phelps, furent brûlés complètement avant qu'on eût découvert l'incendie. En même temps, on constatait que le feu avait pris aux papiers conservés dans deux armoires, sous l'escalier, et ce fut encore la fumée qui dénonça la flamme. » Ces étranges accidents ne prirent fin que lorsque le docteur Phelps consentit à « s'entretenir avec les forces agissantes », et les mystérieux correspondants ayant atteint leur but, les manifestations cessèrent.

Des faits aussi curieux, et aussi inquiétants, se produisirent en Russie, pendant six mois, chez M. Schtchapov. Une commission nommée par le gouverneur de la province ne put découvrir aucune supercherie. Parmi les manifestations variées qui se produisirent, quelques-unes présentent avec les phénomènes électriques les plus évidentes analogies, et, cependant, il semble que la foudre n'ait joué ici aucun rôle appréciable, car la commission avait apporté des appareils de physique : condensateur, bouteille de Leyde, boussole, aimant, et qui furent impuissants à déceler la moindre corrélation physique entre les agents qui produisaient les coups frappés, les projections d'objets, etc., et le fluide électrique.

On sait que le tonnerre se présente, dans certains orages, sous l'aspect d'une boule de feu, qui se promène dans l'atmosphère, pénètre quelquefois dans les maisons, en sort sans causer de ravages ou éclate bruyamment en causant force dégâts. Voici un fait où la force agissante affecte la même forme :

« Le 8 janvier, dit M. Schtchapov, après de nombreuses manifestations telles que coups frappés, déplacements d'objets, etc., ma femme aperçut un *globe lumineux* sortant de dessous son lit, d'abord de petite dimension, et ensuite, d'après ses dires, augmentant en volume jusqu'à la grandeur d'une soupière et ayant beaucoup de ressemblance avec un ballon en caoutchouc rouge; elle en fut tellement saisie qu'elle s'évanouit. » Le narrateur est un homme qui paraît froid et circonspect, car pendant assez longtemps, il admit que ce pouvait être sa femme qui produisait involontairement toutes les perturbations constatées, mais les faits le convainquirent de l'impossibilité de cette hypothèse.

Il est fréquent de noter que, déjà, l'électricité avait bon dos. Le narrateur dit :

« On venait chez moi, on se livrait à des investigations, on écoutait et regardait les choses qui se passaient au vu de tout le monde ; mais d'explication point. Parmi les visiteurs il y avait des gens éclairés, quelques-uns même d'une grande érudition ; et ils cherchaient tous à donner une explication naturelle « quelconque » (*sic*). Nous nous laissâmes berner par ces « savanteries » suivant lesquelles les manifestations qui se produisaient étaient dues tantôt à l'*action de l'électricité atmosphérique* du magnétisme, tantôt à un état morbide — *une manie moqueuse* — de ma femme, qui se plaisait à nous mystifier, riant *in petto* de notre naïveté. »

Il y a trente-sept ans que ces lignes ont été écrites et les savants n'ont pas encore trouvé mieux !

Il faut avouer que l'on ne voit pas trop comment cette dame aurait eu intérêt à détruire ses affaires et risquer sa vie pour plaisanter, sans compter que l'on ne s'explique

(1) L'*Echo du Merveilleux* a parlé de ces incendies dans son dernier numéro.

pas du tout comment elle aurait pu produire des faits comme ceux-ci :

« Nous étions réunis dans la grande pièce, une étincelle bleuâtre apparut au-dessus du lavabo, dans la chambre attenante, se dirigeant vers la chambre de ma femme (qui ne s'y trouvait pas en ce moment), et simultanément nous nous aperçûmes que quelque chose avait pris feu dans cette dernière pièce. Je me précipitai à la suite et vis brûler une robe de coton qui était en voie de confection. Ma belle-mère, qui se trouvait dans la chambre, m'avait devancé et était occupée à éteindre le feu : elle avait versé une cruche d'eau sur la flamme. Je m'arrêtai à la porte, ne laissant passer personne, et me mis à explorer si le feu n'avait pas été produit par une cause autre que l'étincelle que nous avions vue, une bougie par exemple, ou une allumette, mais je ne pus rien découvrir. Une forte *odeur de soufre* emplissait la chambre, s'échappant de la robe brûlée, dont les endroits détruits étaient encore chauds et dégageaient de la vapeur, comme si l'on venait d'arroser un morceau de fer chauffé à blanc. »

Ces phénomènes se reproduisirent au point de rendre la maison inhabitable. Les objets s'enflammaient les uns après les autres ; pour comble, la robe de Mme S... avait pris feu et un voisin, M. P..., qui était venu demeurer là en l'absence de M. Schtchapov, en voulant l'éteindre avait eu les mains brûlées. Voici le récit de ce témoin M. P... :

« Le soir du départ de M. Schtchapov, les manifestations étaient accompagnées de *globes lumineux* qui apparaissent devant la fenêtre donnant sur le corridor extérieur ; il y en eu plusieurs, de dimensions variant entre une grosse femme et une noix ; ils étaient de couleur rouge foncé et violé clair, plutôt opaques que transparents. Ces météores se succédèrent pendant assez longtemps. Il arrivait qu'un de ces globes de feu, s'approchant de la fenêtre, tournoyait pendant quelque temps du côté extérieur des vitres et disparaissait sans aucun bruit, et que, immédiatement, il était remplacé par un autre globe, arrivant du côté opposé du corridor, et ainsi de suite. Il en apparaissait même plusieurs à la fois. Ces globes, tels que des feux-follets, semblaient vouloir pénétrer dans la maison. » Le soir suivant, alors que ma famille était installée sur les marches extérieures (la saison devenait chaude), M. P..., étant rentré dans la maison, aperçut qu'un lit était en feu. Il appela au secours, s'empressa de jeter par terre couvertures et draps et, après avoir étouffé le feu qui commençait à faire des progrès, et ayant soigneusement regardé s'il restait une étincelle quelconque, il sortit pour communiquer ce qui était arrivé. On en était à s'étonner comment le feu avait pu prendre, alors qu'il ne se trouvait dans la chambre ni bougie ni allumette, ni aucune espèce de flamme... quand tous furent subitement frappés d'une odeur de brûlé sortant de la chambre. Cette fois, c'était le matelas qui flambait en-dessous, et l'incendie avait déjà à ce point ravagé le crin, qu'il était impossible de l'attribuer à un manque d'attention lors du premier arrosage.

Voici dans quelles circonstances M. P... eut les mains brûlées ; il dit :

« J'étais tranquillement assis, jouant de la guitare. Un voisin, le meunier, qui était venu nous voir, venait de nous quitter. Quelques instants après, Hélène Efimorna (Mme Schtchapov) sortit aussi. A peine avait-elle fermé la porte derrière elle que mes oreilles furent frappées d'une espèce de gémissement plaintif et sourd, paraissant venir de loin. Je crus reconnaître cette voix et, après un moment de torpeur, en proie à un vague sentiment de terreur, je m'élançai dans le vestibule d'entrée et j'aperçus une colonne de feu au milieu de laquelle se tenait Hélène Efimonna : ses vêtements brû'aient par en bas et elle était entourée de flammes.

« Je compris à première vue que le feu ne pouvait pas être très nourri, la robe étant très fine et légère, et je me précipitai pour l'éteindre avec mes mains ; mais je sentis une chaleur atroce, comme si je touchais de la cire en fusion... Soudain un craquement se fit entendre en dessous du plancher qui s'ébranlait et vacillait tout le temps. A ce moment, le meunier accourut à mon secours et nous parvînmes tous deux à emporter votre femme évanouie. »

D'après le récit de Mme Sch... c'est une étincelle bleuâtre pareille à celle que l'on avait vue s'élancer du lavabo qui causa l'incendie. Chose curieuse, elle n'eut pas une seule brûlure, mais sa robe fut détruite jusqu'au dessus du genou ; il est évident, ici, que ce n'était pas une plaisanterie.

D'autre part, il existe manifestement des analogies entre ce mode d'opérer et celui de la foudre, d'où cette conclusion qu'il se pourrait que, parfois, l'électricité pût être employée par les agents intelligents qui produisent des manifestations hostiles.

Ce qui tendrait à établir le bien-fondé de cette hypothèse, c'est que M. Sch... put une fois voir la cause agissante à l'œuvre. En guettant à la porte de la chambre de sa femme, il fit soudain irruption dans la chambre au moment où se produisait le bruit et s'arrêta glacé d'effroi :

« Une petite main rose, presque enfantine, se souleva brusquement de dessous le plancher, disparut sous la couverture de ma femme endormie, et s'enfouit dans les replis près de son épaule, et j'ai pu voir distinctement la couverture onduler d'une façon inexplicable, depuis son extrémité jusqu'à l'endroit, près de l'épaule, où la main s'était blottie. Il n'y avait, semble-t-il, aucun motif pour une frayeur exagérée, et cependant, je le répète, je restai pétrifié de terreur, car cette main n'était pas la main de ma femme (bien que la sienne fût petite aussi). Ce que j'avais vu, je l'avais vu très distinctement. D'ailleurs la position dans laquelle ma femme était couchée, sur le côté gauche, tournée vers le mur, sans faire aucun mouvement, ne lui eût pas permis d'avancer sa main jusqu'à terre, à plus forte raison de la relever en ligne droite vers l'épaule. Qu'était-ce donc ? Une hallucination ? Non. Mille fois non. Je ne suis pas sujet à ces choses-là... »

GABRIEL DELANNE.

LES LIVRES

« **LE GUIDE** ».— Dans tous les établissements cotés de Paris, hôtels, restaurants, cafés, coiffeurs, comme dans les cercles, salons de couturiers et salles d'escrime, on trouve maintenant *Le Guide*, programme illustré de tous les spectacles parisiens.

Ainsi le Parisien et son hôte ont rassemblés sous les yeux tous les renseignements désirables sur chacun des spectables parisiens.

Le Guide a donc très heureusement comblé une lacune.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris.— Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73